

Le chocolat

Il y a quelques années, l'instituteur de l'un de mes enfants l'incita à solliciter la mémoire de leur père ou grand-père: un souvenir personnel de guerre. Pour répondre, j'écrivis un texte de quelques centaines de mots que je vais essayer de reconstituer.

Pendant la dernière guerre -dernière pour moi mais pas pour tous et pour combien de temps ? J'habitais chez mes grands-parents avec ma mère et ma sœur. Mon père était sous l'uniforme pour défendre la mère-patrie. La fin des hostilités déclarée, le garage qui était en face de la maison grand-maternelle, de l'autre côté de la rue de la République, avait été réquisitionné et utilisé par l'armée d'occupation pour y réparer ses propres véhicules.

C'était la période de la guerre «correcte», aussi les hommes de l'autre côté de la rue recherchaient-

ils à entrer en contact avec les habitants; quel meilleur vecteur qu'un enfant? D'autant qu'à cet âge, trois ou quatre ans, j'étais blanc bien rose, blond aux cheveux longs et bouclés: une véritable figure de ce qu'il fallait être selon les canons en vigueur dans les têtes teutoniques. Aussi cherchaient-ils à m'attirer avec pour appât du chocolat, lequel chocolat s'il n'est pas sans saveur est sans nationalité et bien évidemment je ne résistais pas.

Je traversais la rue sous l'œil de ma mère et dès le morceau de chocolat en main ou en bouche je retraversais à tout allure malgré les tentatives de rétention dont j'étais l'objet; mais rien n'y faisait, ma gourmandise en passe d'être satisfaite et afin de savourer le chocolat en toute quiétude je préférais «ma maison de moi» selon mon expression de l'époque.

Des années plus tard, ce fut à mon tour d'être déshonoré par le port d'un uniforme; au mois d'août 1960, je me trouvais en Algérie dans un endroit splendide, dans un massif montagneux, avec une terrasse ombragée, au bord d'un ravin au fond duquel coulait un torrent; il n'était pas visible mais on entendait ses sauts et bonds sur les rochers. Les lieux étaient d'une beauté, d'une tranquillité...

Un rêve pour des hommes à qui l'on faisait faire quotidiennement des heures de marche sous le soleil par tous les terrains, d'autant que la terrasse était couverte par une treille aux gros raisins roses croquants et frais, un délice pour nos lèvres abîmées par l'eau tiède et fade d'un bidon en aluminium. L'un d'entre nous, particulièrement connaisseur, appela ce raisin: « les couilles de Bacchus.» Nous y dormîmes.

Le lendemain, dès le lever du soleil, départ. En descendant dans une vallée pour rejoindre nos véhicules, nous rencontrâmes un groupe de femmes habillées de couleurs vives, surtout des roses, accompagnées par de jeunes enfants. Elles n'auraient pas dû se trouver dans ce secteur qui était classé par les militaires «zone interdite.» Instructions prises, nous devons les mettre dans des camions afin qu'elles rejoignent un «camp de regroupement», c'est à dire un village de toile contrôlé par des militaires.

En attendant le transport nous restons avec elles et je lie connaissance avec une fillette de cinq ans. Nous ne pouvons converser, elle ne parle pas français et moi pas un mot de berbère; des sourires y suppléent. Au moment où nous devons nous quitter je voudrais faire un geste, lui offrir un cadeau mais je n'ai rien que des boîtes de conserve, du cochon de surcroît!

Pour montrer mon impuissance, ma tristesse, un je ne sais quoi d'humain, je lui donnais un douro: une pièce de cinq francs. Ce jour, j'ai bien regretté que le climat, la chaleur, ne m'aient pas permis de lui offrir une friandise...au chocolat, par exemple.

17.10.2002